

CABOURG

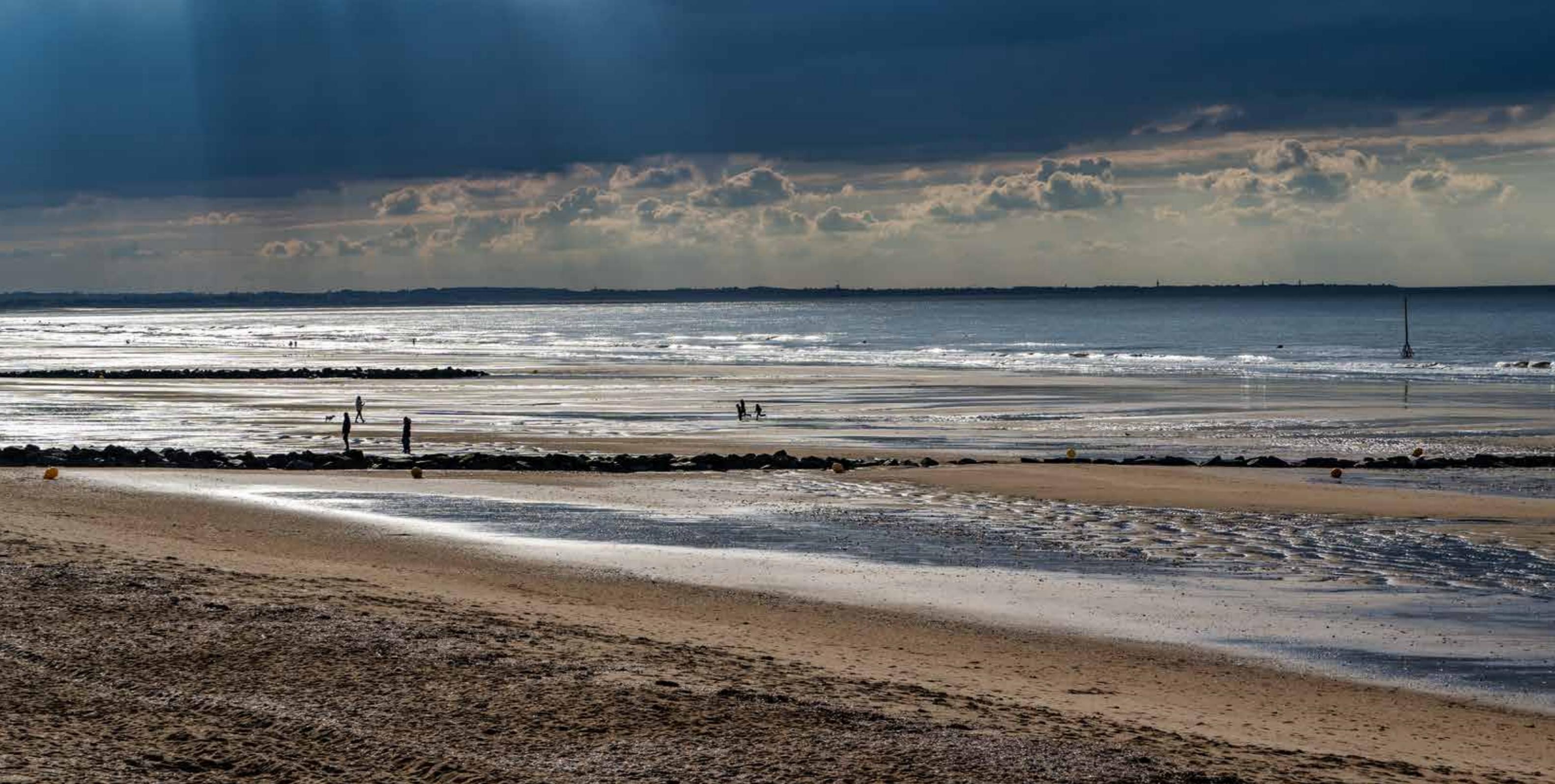
Textes de Jean-Paul Henriet
Photographies de Francis Cormon





SOMMAIRE

Préface	11
Des Normands à la Belle Époque	13
<i>Le sable, la laisse de mer, l'estran et sa lame d'eau</i>	18
<i>Cabourg, une petite parcelle de Hollande en Normandie</i>	40
<i>Cabourg, une cité Renaissance ?</i>	52
<i>... Des toits décorés</i>	62
Cabourg à la Belle Époque	65
<i>L'église Saint-Michel</i>	78
La Première Guerre mondiale	91
L'entre-deux-guerres	95
Les Trente Glorieuses	103
<i>« Une villa hors du Temps... »</i>	108
Les cinquante dernières années	111
<i>La thalassothérapie</i>	114
<i>Proust et Cabourg</i>	124





PRÉFACE

Bien née, comme posée sur son immense plage de sable fin en 1854 par Henri Durand-Morimbau, homme d'affaires et avocat parisien, la Cabourg balnéaire fête ses 170 ans comme l'une des plus belles pépites de la Côte Fleurie.

Un plan d'urbanisme en éventail original lui confère cette singularité théâtrale qui fait la part belle aux jeux des villas, comme autant de balcons où l'on souhaite être vu et qui rivalisent de richesses architecturales à la faveur des excentricités d'une bourgeoisie de la Belle Époque, lui laissant désormais en héritage un patrimoine considérable. Toutes les perspectives renvoient à la scène des Jardins du Casino avec, en toile de fond, le plus remarquable des ensembles balnéaires de cette époque, constitué du Grand-Hôtel et du Casino.

La création de l'univers de Swann invite Marcel Proust à transfigurer et à approfondir les grandes questions de sa vie, tel est l'ultime et grand dessein offert à celles et ceux qui fréquentent comme lui Cabourg le temps d'une villégiature et qui donne à ses habitants ce supplément d'âme et de poésie incomparable.

A l'heure où Cabourg se réinvente par la construction d'un nouveau casino et l'inauguration de son nouveau centre aqualudique, la restauration de son Garden Tennis Club et le succès de sa « Villa du Temps Retrouvé », faisant de ce XXI^e siècle un tournant de son attractivité, je suis certain que vous serez nombreux à trouver, dans ce bel ouvrage, les repères historiques, géographiques et politiques d'une station balnéaire qui sait s'adapter à son temps sans y perdre son identité originelle. Vous y retrouverez les thèmes si chers à Jean-Paul Henriot, amoureux inconditionnel et éclairé d'une ville dont il fut le maire passionné, décrivant, grâce aux remarquables illustrations de Francis Cormon, à la fois les fabuleux atouts de Cabourg mais aussi les défis d'une situation en bord de mer à l'heure du réchauffement climatique.

Emmanuel Porcq
Maire de Cabourg
Conseiller départemental du Calvados



DES NORMANDS À LA BELLE ÉPOQUE

Les Normands débarquent et s'installent, les Anglais attaquent

Cabourg est née, au milieu du Moyen Âge, d'une situation géographique particulièrement favorable, en bord de Manche, au débouché d'un fleuve côtier, la Dives, via un vaste estuaire encombré d'îles et d'îlots. Ce site était idéal pour les drakkars des « hommes du Nord », les Normands, qui suivaient les côtes, fuyant des régions froides et inhospitalières : Danemark, Prusse, Poméranie, Scandinavie... , à la recherche de contrées plus tempérées. Sur la rive droite existait déjà un petit port de pêche – qui deviendra Dives-sur-Mer – et le lieu d'un important pèlerinage. Les Normands, à la réputation d'hommes sanguinaires et cruels, s'installent sur la rive opposée, dans de modestes huttes, déboisent et créent les premières pâtures. Ils pratiquent avec habileté la pêche et la chasse. Cathburgus est née. Les sources sont nombreuses sur les pentes des collines avoisinantes, couvertes de forêts giboyeuses, offrant en quantité le bois pour les huttes et les bateaux. Et la pêche est généreuse...

Le nouveau hameau est bientôt le témoin de deux épisodes de l'histoire de France : en 1057, à une lieue au sud, sur la chaussée de Varaville, le duc Guillaume le Bâtard écrase les troupes du roi des Francs Henri I^{er} et affirme sa fougueuse puissance ; neuf ans plus tard, Cathburgus est au cœur de la construction et du regroupement de 3 000 bateaux et de dizaines de milliers d'hommes dans l'immense baie de la Dives. Une opération considérable pour l'époque ! Ils débarqueront près d'Hastings le 28 septembre 1066. On connaît la suite : Guillaume devient roi d'Angleterre.

Au XII^e siècle, une modeste église est construite au niveau du « Vieux Cabourg » d'aujourd'hui ; un bac est aménagé pour traverser la Dives. Un chemin sableux, au pied des dunes, mène vers l'ouest à Sallenelles, petit port actif au débouché de l'Orne, puis à Caen. Quelques siècles plus tard, les moines de la voisine et riche abbaye de Troarn décident de valoriser le vaste marais situé en aval, en l'asséchant. Ils creusent en damier tout un réseau de canaux perpendiculaires les uns aux autres, ponctué d'ouvrages en pierre munis de



La Pointe de Cabourg vers 1865.

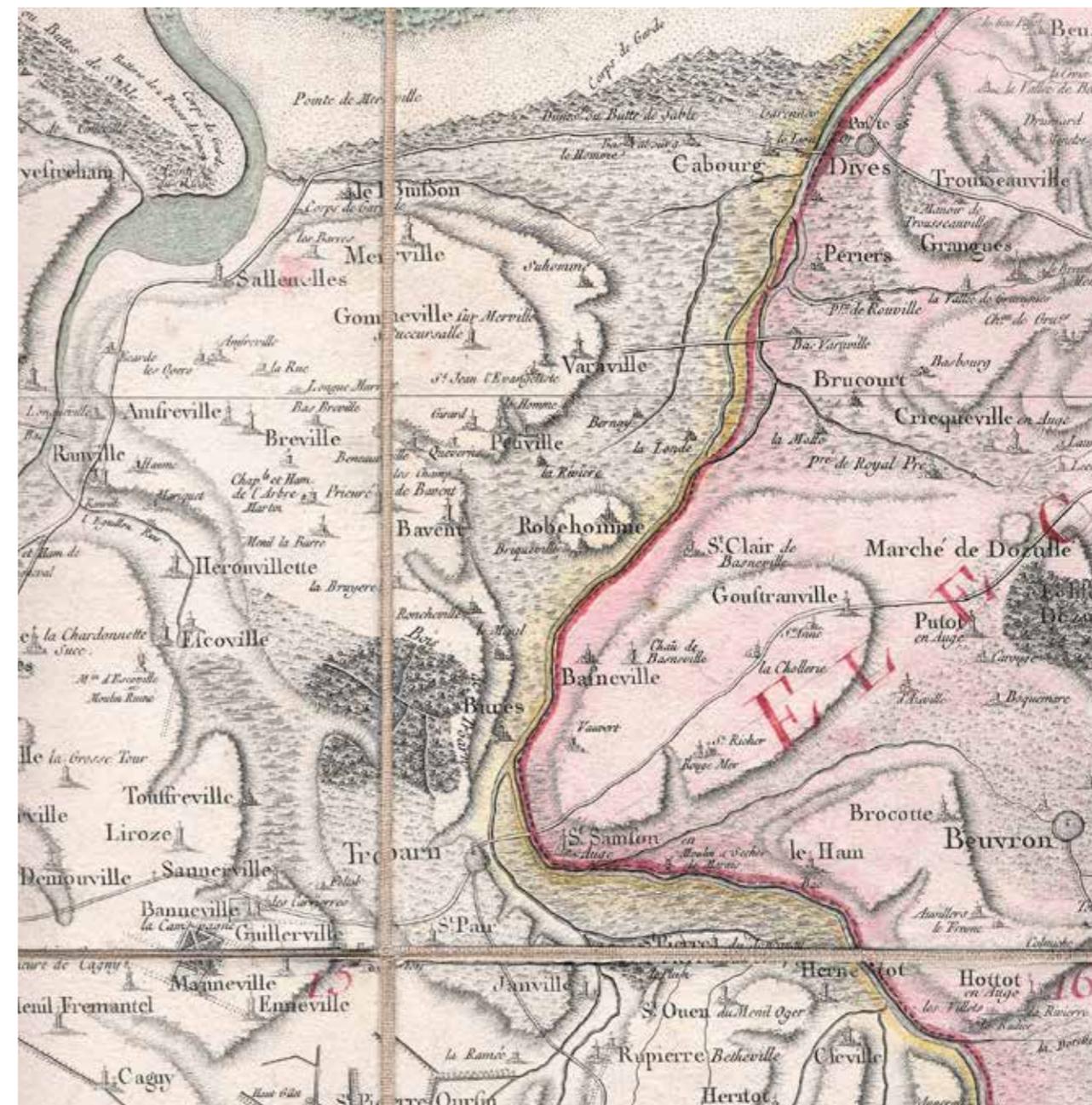
vannes régulant le niveau des eaux et drainant cette immense zone humide, la transformant en de multiples et gras herbages d'embouche.

Le nom du hameau évolue au fil des siècles : Cathburgus, Cadburg, Cabbourg puis enfin Cabourg. Le nombre d'habitants reste assez stable : environ deux cents. Les hommes sont herbagers, laboureurs, journaliers ou pêcheurs ; les femmes s'occupent des enfants, de la cuisine et du ménage ; elles sont aussi dentellières et pratiquent la pêche, notamment à la crevette.

Durant des siècles, la côte normande est régulièrement victime d'incursions anglaises ; pour y parer, des « batteries » y sont édifiées à espaces réguliers.

Une nouvelle station de bains de mer, Adolphe d'Ennery, des villas, des hôtels

La mode des bains de mer est née au XVII^e siècle en Angleterre, à Brighton, à 180 km au nord de Cabourg, sur le même méridien. Elle se développe en France dans la première moitié du XIX^e siècle : Boulogne, Dieppe, Trouville... connaissent une notoriété nouvelle, nourrie par de forts conseils médicaux pour « régénérer et renforcer l'organisme » des enfants



Cabourg et ses environs sont, vers 1850, très proches de l'aspect représenté sur la carte de Cassini quelques décennies plus tôt.

des villes, exposés aux maladies contagieuses (la tuberculose fait des ravages), à la pollution (cheminées innombrables dans les villes, conséquence de l'ère industrielle débutante) et aux poussières (voitures hippomobiles).

Peu après 1850, de riches auteurs, hommes de lettres et directeurs de théâtres parisiens se regroupent dans le but de fonder une nouvelle station balnéaire proche de Paris. L'un des initiateurs du projet est Adolphe d'Ennery, auteur d'environ deux cents pièces, souvent publiées en feuilletons dans les journaux (ce qui lui assure de gros revenus), dont *Les Deux Orphelines*, une de ses œuvres les plus populaires.

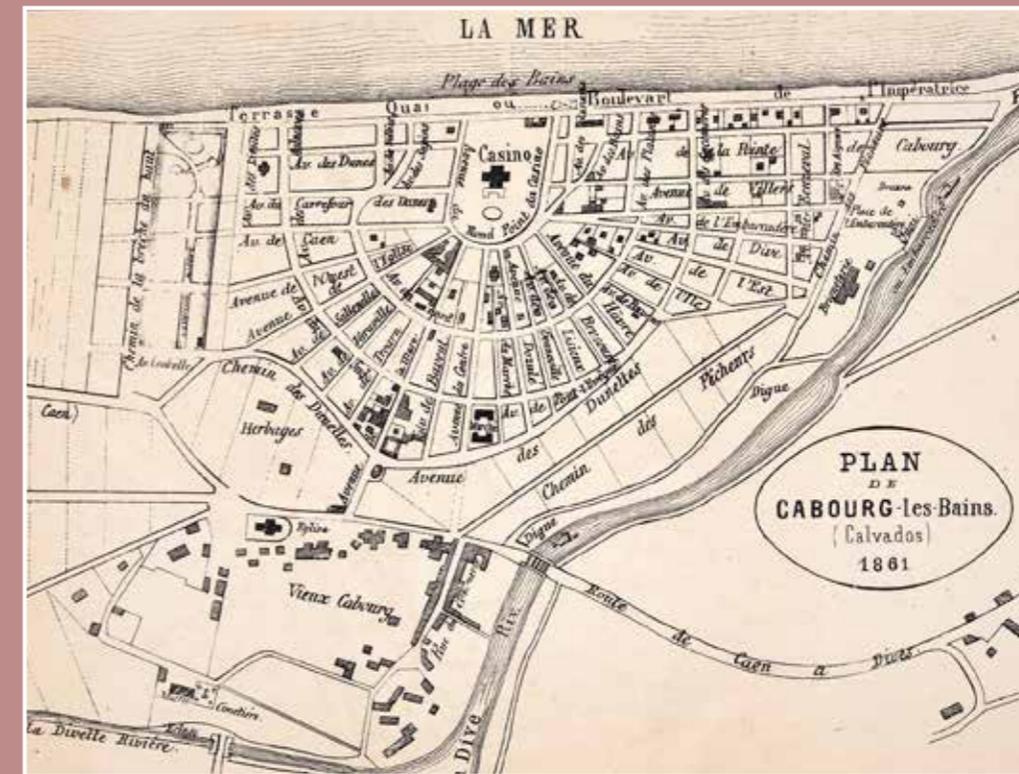
La côte normande serait idéale, d'autant que la construction de la ligne de chemin de fer de Paris Saint-Lazare à Caen est décidée. Ils y envoient deux mandataires : Henri Durand-Morimbau, agent d'affaires, et Achille Collin, secrétaire général du théâtre de l'Ambigu, pour prospecter. En septembre 1853, ils débarquent sur la pointe de Cabourg et contemplent d'immenses dunes vierges dominant une longue plage de sable fin ; « *Eurêka !* » auraient-ils crié : « *Nous avons trouvé !* », comme Archimède découvrant son célèbre principe.

De retour à Paris, les associés, dont Adolphe Adam, Théophile Gautier, Alexandre Dumas fils, Amédée Achard, Xavier de Montépin (auteur de *La Porteuse de Pain*), constituent une Société thermale des bains de mer de Cabourg qui, outre la plage et les bains, se propose d'exploiter une source d'eau ferrugineuse à Brucourt. Elle achète les dunes proches de la plage, au nord des avenues de Caen (Clemenceau aujourd'hui) et de l'Embarcadère (Roi Albert 1^{er}). Une seconde société, la Société Civile Immobilière, achète la zone de marais entre les dunes et le sinueux chemin des Dunettes. Le tout fait plus de soixante hectares – un dixième de la commune ! – limité à l'ouest par le chemin de la Brèche du Haut (« Buhot » aujourd'hui) et à l'est par le chemin des Pêcheurs (avenue Pasteur). Ancien bien national, cet ensemble de terrains recouverts d'un tapis d'oyats, de liserons, de chardons..., habitat de milliers de lapins, avait été partagé entre les Cabourgeois en 1841. Ils ne savaient qu'en faire.

Compte tenu de l'origine professionnelle des associés et de la forme du terrain acquis, les architectes contactés, Paul Leroux et Charles Duval (il n'y a pas encore d'urbanistes) proposent un plan original en forme de théâtre antique, radioconcentrique ou en éventail, resté encore unique en France de nos jours : vingt-quatre avenues rayonnantes sont disposées en hémicycle, partant d'une place centrale où sera très vite édifié (inauguré dès 1855), sur un mamelon de sable, visible de partout, un monumental casino en bois de plan carré. Il peut accueillir jusqu'à 3 000 personnes, avec une vaste salle (50 m de longueur sur 12 de largeur) pour les spectacles, concerts, bals et toutes sortes de réunions. Au premier étage court une galerie ouvrant sur des salles de billard, d'étude, de lecture.

Adolphe d'Ennery devient le premier maire non Cabourgeois en 1855 : il le restera pendant quatorze ans. A l'époque, les maires étaient nommés par les préfets.

Les dunes sont aplanies ; le tracé des futures avenues est matérialisé par de simples piquets reliés par des fils de fer ; les dunes, surtout côté est, se garnissent de belles villas appartenant souvent aux membres de la Société des Bains de Mer mais aussi à de riches propriétaires, issus notamment des professions libérales (notaires, avocats, médecins...).



Un des premiers plans de Cabourg, daté de 1861, montrant l'aspect en hémicycle de la ville.



Les premières villas de la nouvelle station balnéaire sont édifiées sur la dune, à l'est du casino, au bord même de la plage.

LE SABLE, LA LAISSE DE MER, L'ESTRAN ET SA LAME D'EAU

A chacune des deux marées quotidiennes, la mer abandonne des milliers de coquilles vides, cassées ou complètes, témoignant de l'importante production naturelle des fonds sableux en face de Cabourg : moules, coques aux formes et couleurs variées, coquilles Saint-Jacques, couteaux de mer... Leur érosion par frottement, roulement et piétinement aboutit, au fil du temps, à la production de petits grains calcaires : le sable fin, doux presque velouté de Cabourg ; c'est un véritable sable « bio » ! Contrairement à celui produit par l'érosion des massifs granitiques, riche en éclats parfois grossiers de mica ou de feldspath, celui de Cabourg ne laisse voir, dans les reflets du soleil, que des milliers de petits points brillants, ultime dégradation des coquilles. Parfois le courant, à dominante d'ouest, peut entraîner quelques rares rognons de silex déjà bien érodés ou de petits morceaux de roche.

Mais à chaque marée, la mer apporte aussi, reprend ou déplace des débris d'origine humaine (bouteilles, filets, plastique, canettes, morceaux de bois...) qu'elle abandonne au niveau le plus élevé atteint sur la plage haute, fonction du coefficient, des vents et de la houle... Associés aux coquilles, ils constituent la « laisse de mer » : sur un à deux mètres de largeur, parallèlement au littoral. Certains éléments sont étranges : les fragiles tests d'oursins (carapaces calcaires percées de trous bien réguliers pour l'implantation de leurs longues



épines), les « os de seiche » (plaques blanches poreuses et légères en calcaire tendre pour réguler leur flottabilité) et leurs curieux œufs agglutinés en grappes ou « raisins de mer », les capsules de raies (rectangulaires, noirâtres, avec quatre pointes...) ; mais aussi ces curieuses pelotes arrondies un peu jaunâtres, très légères si elles sont sèches : du polystyrène ? une éponge de mer ? Une observation fine permet d'y discerner de minuscules alvéoles, chacune percée d'un petit orifice : il s'agit d'un amas d'œufs (ou oothèque) de

bulots. Jusqu'au XIX^e siècle, les pêcheurs de haute mer les utilisaient pour se laver les mains !

Lorsque la mer « descend », elle laisse, après la basse plage, un vaste espace recouvert d'un mince film d'eau, terrain de jeu idéal pour les jeunes ingénieurs en hydraulique et en maillot de bain qui, armés de pelles, peuvent y construire des bassins, parfois complexes, avec leurs divers canaux d'amenée. Mais d'où vient cette eau qui « sort » du sable, en pied de plage, que certains appellent le « luisant » et qui peu à peu, au fil des



heures, va se concentrer en « rivières » aux multiples bras ? Il s'agit tout simplement de la nappe phréatique, cette eau qui imprègne le sol, à quelques dizaines de centimètres sous nos pieds, dans tout Cabourg et que l'on voit noyer les fondations des immeubles ou les tranchées lors de travaux de voirie.

C'est de l'eau douce ! Il est néanmoins fortement déconseillé de la boire car elle reste saumâtre, de goût désagréable, sans aucune vertu désaltérante ; et surtout elle n'est pas passée par une unité de traitement !





Les petits « villégiaturistes » raffolent, de nos jours, des châteaux et des toboggans gonflables installés sur les plages.

L'estran apparaît à chaque marée basse, correspondant à l'espace sableux délaissé par la mer. Recouvert d'une fine lame d'eau qui apparaît au pied de la plage, alimenté par la nappe phréatique, il constitue le site idéal pour réaliser de beaux bassins...





L'Hôtel du Casino (4 et 6, avenue de la Mer aujourd'hui) est le premier établissement à ouvrir dans la station (1856). Il sera rapidement suivi par d'autres (Hôtels des Bains, du Nord, du Grand Balcon...)

En 1857, un journaliste, sans doute impatient, croyant voir une station en pleine activité, est déçu. Il compare Cabourg à « un fragment du Sahara soudainement transporté de l'Atlas sur les côtes de la Normandie » et conclut : « Du sable ! Rien que du sable ! Toujours du sable ! Et un sable menu, friable, impraticable où l'on enfonce sans avancer » (Le Figaro, 27 août, p. 5).

Une longue allée longe le haut des dunes, surplombant la plage ; elle prend naturellement le nom de « Promenade de l'Impératrice ».

Eugène Deschanges y construit en 1861, face à la mer, l'Hôtel de la Plage, d'une centaine de chambres de toutes catégories, avec une belle salle à manger face à la mer où l'on « déjeune et dîne pour 6 francs par jour sans le vin, avec table d'hôte, écuries et remises ».

En 1861, on compte déjà 44 villas. Le Tintamarre (21 juillet, p. 3) écrit : « Et d'abord, connaissez-vous Cabourg ? Ce n'était encore, en 1852, qu'un pauvre petit village, élevé par de malheureux pêcheurs à l'abri des dunes sauvages, véritables montagnes de sable, que recouvraient de grandes herbes marines. Aujourd'hui, c'est une colonie charmante, la terrasse de Saint-Germain

au bord de la mer, les dunes ont été nivelées, la terrasse est éclairée au gaz comme la rue de Rivoli ». Deux établissements de bains ouvrent sur la plage : « Un pour les bains de mer, un autre pour les bains chauds d'eau de mer et d'eau douce ».

La « colonie » de Cabourg sort peu à peu du sable... Un règlement impose un recul des constructions par rapport aux voies publiques avec des jardins individuels. Les avenues sont agrémentées de banquettes en herbe où sont plantés des milliers d'arbres. Cabourg apparaît vite comme une ville-jardin ; c'est encore aujourd'hui ce qui en fait le charme.

Les constructions sont de type « maisons de maître » avec un logis principal donnant sur la mer ou sur une avenue ; l'entrée se fait souvent entre deux petits bâtiments, dépendances abritant les écuries avec un étage pour les cochers et les palefreniers. Une cour ou un jardin mettent en valeur un véritable petit hôtel urbain, pas encore « villa balnéaire », dont le toit, souvent en comble brisé, comporte des lucarnes à fronton triangulaire ou cintré, plus ou moins sculptées ; sous les gouttières courent parfois des lambrequins formant une dentelle de bois ou de zinc. Le rez-de-chaussée est souvent surélevé de quelques marches, permettant d'installer, au sous-sol, les cuisines, les réserves et voire quelques chambres pour le personnel. Un monte-charge amène les plats au rez-de-chaussée qui accueille les pièces

